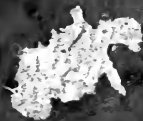
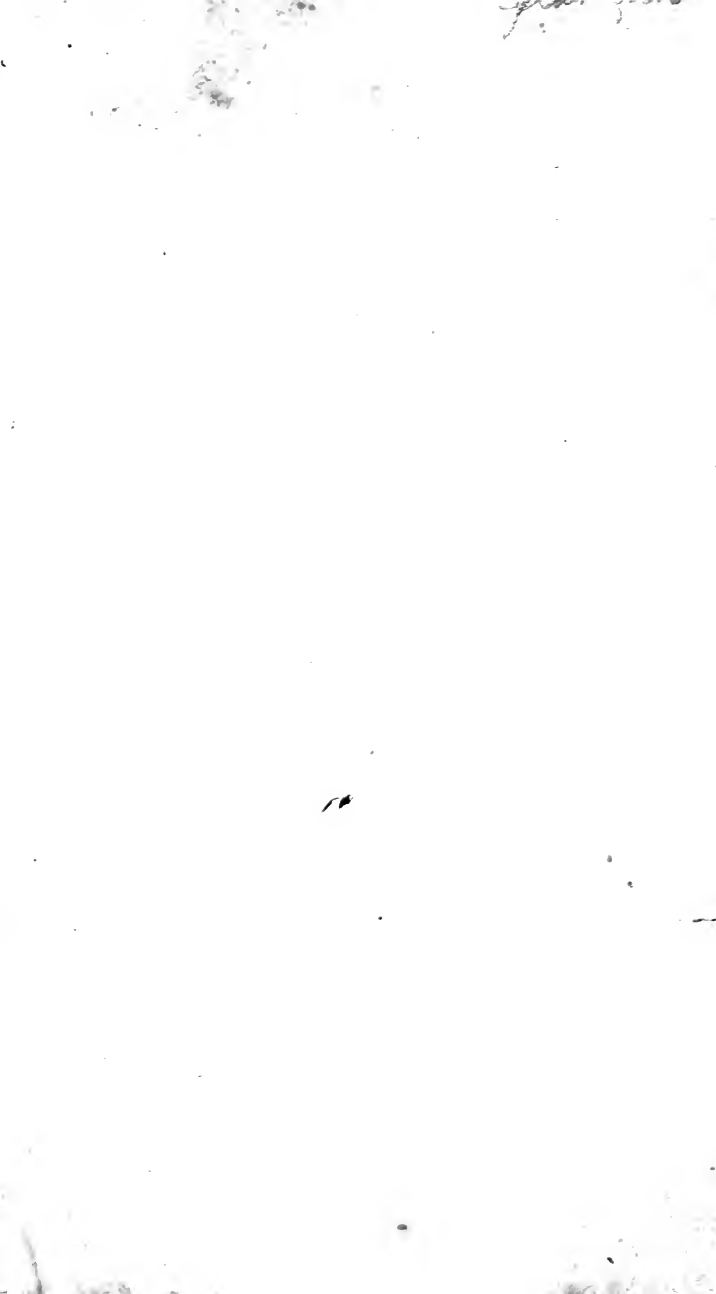


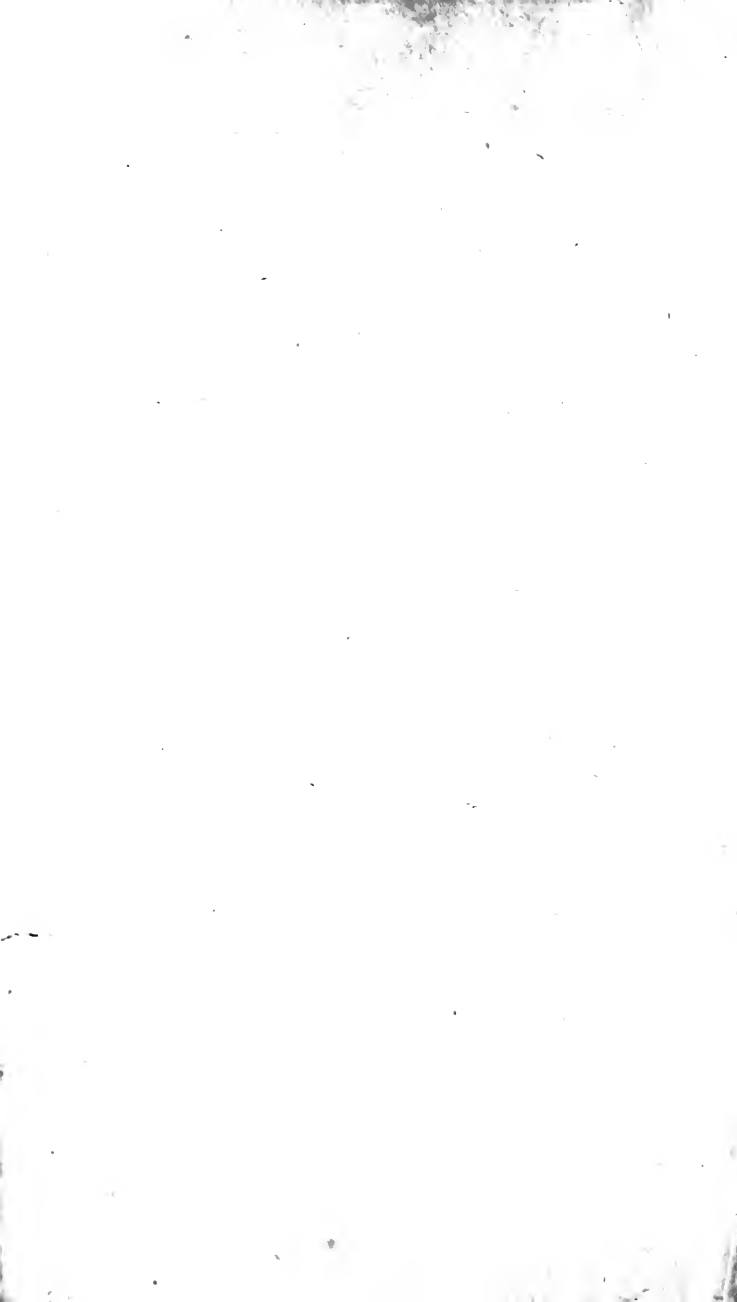
LANGLEY A BORDEAU C



311 4 182
7-2 F







L'ANGLAIS

A BORDÉAUX;

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

Par M. FAVART:

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
François Ordinaires du Roi, le Lundi
14 Mars 1763.*

Le prix est de 24 sols.



A PARIS, C
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

CSP

PQ

1983

.F3A94

1763

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE PRASLIN,

Pair de France, Commandeur des Ordres
du Roi, Secrétaire d'État & Ministre
des Affaires Etrangères.

MONSEIGNEUR,

*La Paix est votre ouvrage ; par conséquent
la Piece qui la célèbre, vous appartient. Vous
daignez, MONSEIGNEUR, en accepter
l'hommage ; c'est me récompenser de l'avoir
faite.*

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur, FAVART.

A ij

ACTEURS.

DARMANT, M. Molé;
LA MARQUISE DE FLORICOURT,
Sœur de Darmant, Mlle. Dangeville;
BRUMTON, M. Belcourt.
CLARICE, *Fille de Brumton,* Mlle. Hus.
SUDMER, *Ami de Brumton,* Mr. Préville.
ROBINSON, *Valet du*
Milord, M. Armand;
UN AUTRE VALET.
UN BORDELOIS.

*La Scène est à Bordeaux dans la maison
de Darmant.*



L'ANGLOIS

A BORDEAUX,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DARMANT, LA MARQUISE
DE FLORICOURT.

J LA MARQUISE.
E vous renonce pour mon frere.

Toujours pensif, rien ne vous rit !

Vos prisonniers Anglois vous ont gâté l'esprit ;
Vous n'êtes occupé que du soin de leur plaire ;
Votre Milord Brumton vous rend atrabilaire.

D A R M A N T.

Ma sœur, je suis piqué ; mais piqué jusqu'au vif ;
L'amitié du Mylord me seroit précieuse :
En tout, pour la gagner, on me voit attentif ;

Mais sa fierté superbe & dédaigneuse
Rejette mes secours, s'indigne de mes soins,

Il aime mieux s'exposer aux besoins,

Rendre sa fille malheureuse :

A iij

6 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

Il croit son honneur avili,
S'il accepte un bienfait des mains d'un ennemi.

LA MARQUISE.

Mais, mon frere, en cherchant à lui rendre service,
Ne songeriez-vous point à sa fille Clarice ?
Cette Angloise est charmante !

DARMANT.

Epargnez-moi, ma sœur,
Et ne déchirez point le voile de mon cœur.
Si l'on me soupçonnoit... il est vrai, je l'adore.
Je veux me le cacher, je veux qu'elle l'ignore :
L'amour dégraderoit la générosité.

LA MARQUISE.

Qui vous fait donc agir ?

DARMANT.

L'humanité.

J'ai plongé dans la peine une noble Famille.
Qu'une guerre fatale entraîne de regrets !
Brumton part de Dublin pour Londres, avec sa
fille ;

Il embarque avec lui ses plus riches effets.

La Frégate que je commande,
Croisant sur les côtes d'Irlande,
Rencontre son vaisseau, l'atteint & le combat.

Brumton, qu'aucun danger n'allarme,
Soutient notre abordage & montre avec éclat
L'activité d'un Chef & l'ardeur d'un soldat ;
Il fond sur moi, me blesse & ma main le désarme ;
Il veut braver la mort, je prends soins de ses jours.
A l'Ennemi vaincu, l'honneur doit des secours.

LA MARQUISE.

Fort bien, mon frere.

DARMANT.

Enfin , nous avons l'avantage ,
 Son vaisseau coule à fond , & l'on n'a que le tems
 De sauver sur mon bord les gens de l'équipage.
 Je reviens à Bordeaux , où mes soins vigilans
 De ces infortunés soulagent la misere ;
 Mais Brumton se refuse à mes empressemens.

LA MARQUISE.

Moi , j'aime assez ce caractère.
 Il est brusque . . . mais il est franc.
 Sa fierté qui paroît choquer la politesse ,
 Releve en lui l'air de noblesse
 D'un homme qui soutient son rang.
 Si son maintien est froid ses yeux ont de la
 flamme ;
 Et je lui crois une belle ame.
 Il n'a pas quarante ans cet homme ?

DARMANT.

Tout au plus.

LA MARQUISE.

Devenez son ami.

DARMANT.

Mes soins sont superflus :
 Ses principes outrés d'honneur patriotique ,
 Sa façon de penser qu'il croit Philosophique ;
 Sa haine contre les François ,
 Tout met une barriere entre nous pour jamais.

LA MARQUISE.

Je prétends la briser: oui vous pouvez m'en croire.
 Pour vous, pour moi , pour notre gloire
 Il reviendra de sa prévention.
 Il s'agit de l'honneur de notre Nation.

8 L'ANGLAIS A BORDEAUX;

Nous verrons donc ce Philosophe ;
Et s'il veut raisonner, c'est moi qui l'apostrophe :
Je philosophe aussi, quand je veux, tout au mieux.

D A R M A N T.

Plaifantez-vous ?

L A M A R Q U I S E.

Moi ? point du tout, mon frere,
Et cela devient sérieux.
Allez, allez, laissez-moi faire.
Doutez-vous des talens que j'ai ?
Par un ridicule contraire,
Un ridicule est souvent corrigé.
Vous voyez bien que je me rends justice ;
J'entreprends le Mylord, vous poursuivez Clarice :
Il est honteux pour vous, pour un François,
D'aimer sans espoir de succès ;
Cependant, obligez le Mylord en silence,
Et cherchez des moyens secrets.

D A R M A N T.

J'ai déjà commencé ; mais n'en parlez jamais ;
D'un bienfait divulgué, l'amour-propre s'offense :
Le valet Robinson est dans mes intérêts ;
Par son moyen, son Maître a touché quelques
sommes
Sous le nom supposé d'un Patriote Anglois.

L A M A R Q U I S E.

Voilà comme il faudroit toujours tromper les
hommes.

D A R M A N T.

J'apperçois Robinson ; viens-ça.



SCENE II.

DARMANT , ROBINSON ;
LA MARQUISE.

ROBINSON.

BON jour , Monsieur ;
Bon jour , Madame. Ah ! le bon frere
Que vous avez-là ! le bon cœur !
Sans lui nous étions morts , j'espere.

DARMANT.

Paix ! je t'ai défendu . . .

ROBINSON.

Quel François obligeant !
Brave homme , toujours prêt à donner de l'argent :
Il est notre unique ressource.

Je crois toujours lui voir ouvrir sa bourse ;
En me disant : tiens , Robinson ,
Prends , mon ami , prends sans façon.

DARMANT , *lui donnant de l'argent.*
Prends donc & te rais.

ROBINSON.

Oh ! je n'ai garde de dire . . .

LA MARQUISE.

Que fait ton Maître ?

ROBINSON.

Il pense.

DARMANT.

Et Clarice ?

ROBINSON.

Soupire.

20 L'ANGLOIS A BORDEAUX;

LA MARQUISE.

Penser , soupirer ! pauvres gens !
C'est fort bien employer le tems.

ROBINSON.

Clarice s'amusoit à lire

Un de ces beaux Romans qu'on fabrique à Paris :

Tout en rêvant , s'est approché mon Maître ;

Un ouvrage François ! dit-il , d'un air surpris ;

Et le Roman vole par la fenêtre.

LA MARQUISE.

Cet homme a l'esprit juste.

ROBINSON.

» Occupez-vous de Lock ,

» Ma fille ; lisez Clark, Swift, Newton, Bolingbrok.

» Songez que vous êtes Angloise :

» Apprenez à penser.... Puis ayant dit ces mots ,

Il s'enfonce dans une chaise ,

Pour réfléchir plus à son aise ,

En décidant que vous êtes des fots.

LA MARQUISE.

Cet homme est singulier.

ROBINSON.

C'est la vérité pure ;

Et je n'ajoute rien , Madame , je vous jure.

LA MARQUISE.

Mais quelquefois , Mylord r'a-t-il parlé de moi ?

ROBINSON.

Toujours beaucoup ; il dit , Madame ...

LA MARQUISE.

Quoi ?

ROBINSON.

Il dit qu'il vous trouve bien folle ,

Et que c'est grand dommage.

COMÉDIE.
LA MARQUISE.

II

Bon !

Je conclus sur cela que mon esprit frivole
Va lui faire entendre raison.

DARMANT.

Que pense-t-il de la lettre de change ?

ROBINSON.

Il la croit véritable & n'y voit rien d'étrange.

DARMANT.

Elle est bonne en effet ; c'est de l'argent comptant.

ROBINSON.

Pour en toucher la somme , il m'envoie à l'instant.

DARMANT.

Vas donc chez mon Banquier ; mais que chacun
ignore....

ROBINSON.

Ne craignez rien , j'ai fait passer encore
L'effet sous le nom de Sudmer ,
Négociant de Londre & son ami très-cher :
Mon Maître convaincu qu'il lui doit ce service ,
Hâtera le moment de lui donner Clarice.

DARMANT.

Clarice à Sudmer ?

ROBINSON.

Oui. Monsieur tout à la fois ;
Au lieu d'une personne , en obligera trois ,
Et Clarice sur-tout qui deviendra la femme...

DARMANT.

C'en est assez, va-t'en. (*A part.*) Quel coup fatal !

SCENE III.

LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

COMMENT ! vous travailliez au bonheur d'un
Rival ?
Mais rien n'est si plaisant.

DARMANT.

Raffermissiez mon ame ;
Je crains de me trahir , & je dois résister.
Je suis impétueux , je me laisse emporter ;
Et vous sentez trop bien qu'il faut cacher ma
flamme.

LA MARQUISE.

Qu'elle éclate plutôt , livrez-vous à l'espoir.
Quel est donc ce Sudmer , pour entrer en balance
Avec les agrémens que vous pouvez avoir ?
Vous méritez la préférence ;
Le don de plaire est votre lot ,
L'excès de modestie est défaut à votre âge ;
Soyez plus confiant , plus François en un mot :
Faites sentir un peu votre avantage.

DARMANT.

Qui s'élève est un fat.

LA MARQUISE.

Qui s'abbaïsse est un fat.

Cette délicatesse à la fin peut vous nuire ;
Et vous avez besoin de vous laisser conduire.

 Feu mon mari , le Marquis Floricourt ,
 Qui passoit pour un agréable ,
 Me consultoit pour être aimable :
 Je l'ai rendu l'homme du jour :
Ainsi par mes conseils

D A R M A N T.

 Souffrez que je m'en passe.
Tout ce que je demande est un profond secret.

L A M A R Q U I S E.

Eh ! bien , on se taira, Monsieur l'Amant discret ;
Je vous livre à vous-même.

D A R M A N T.

 Oui , faites-m'en la grace.
Tout espoir m'est ravi.

L A M A R Q U I S E.

 Clarice vient à nous.



S C E N E I V.

DARMANT, LA MARQUISE,
CLARICE.

CLARICE.

MADAME, j'ai recours à vous.
Mon pere s'abandonne à la mélancolie.

Tout lui déplaît, l'inquiette, l'ennuie.
Hélas ! rendez son fort plus doux.

LA MARQUISE.

Qui ? Moi ? très-volontiers.

DARMANT.

O Ciel ! que faut-il faire ?

Parlez.

CLARICE.

Je n'en sçais rien ; mais cependant j'espere.
Tantôt plongé dans un chagrin mortel ,
Il vous entend de la salle voisine ,
Jouer au Clavecin un Concerto d'Indel ,
Et je vois éclaircir l'humeur qui le domine :
Il écoute , il admire , & vos savans accords
Sont comme autant de traits de flamme.
Notre Musique Angloise excite ses transports :
Pour la premiere fois, je vois ici , Madame ,
Le plaisir dans ses yeux & le jour dans son ame.

DARMANT.

Ma sœur , ma sœur , courez au Clavecin.

LA MARQUISE.

Monsieur Darmant , il n'est pas nécessaire :
Suivez votre projet ; pour moi , j'ai mon dessein.
Adieu. Qu'il est nigaud ! mais c'est pourtant mon
frere.

S C E N E V.

CLARICE, DARMANT.

DARMANT.

RESTEZ, belle Clarice ; ah ! que vous m'êtes
chère !

CLARICE, *avec fierté.*

Moi, Monsieur ?

DARMANT.

Oui, vous, par l'attachement
Que vous montrez pour un si digne pere.
Je l'estime, je le révere.

CLARICE.

Il le mérite.

DARMANT.

Assurément ;

Mais toujours à mes vœux le verrai-je contraire ?

CLARICE.

Vos vœux ? je ne vois pas que ce soit son affaire.

DARMANT, *avec ardeur.*

Ah ! l'amour. . . .

CLARICE, *fierement.*

Quoi, Monsieur ?

DARMANT, *se moderant.*

L'amour-propre blessé

16 L'ANGLAIS A BORDEAUX;

Devrait gémir dans mon cœur offensé,
Des efforts impuissants que j'ai faits pour lui plaire.

CLARICE.

Votre dépit s'exprime vivement.

DARMANT, *à part.*

Je ne m'observe pas.

CLARICE.

Est-il quelque mystère ?

DARMANT.

Quelque mystère ? Nullement ;
Mais je fais que Mylord me hait & me déteste.
Vous partagez ce cruel sentiment ?

CLARICE.

La haine ! ah ! c'est , je crois , le plus cruel tourment ;

Et mon cœur n'est point fait pour cet état funeste.

(*A part.*) Je devrais fuir l'amour également.

Monsieur , croyez-vous que j'approuve

Ces injustes préventions

Qui divisent nos nations ?

J'honore la vertu partout où je la trouve.

DARMANT , *vivement.*

Oui , la vertu ; vous l'inspirez ;

Et votre pere aussi : c'est vous qui la parez ;

Vous la représentez affable & circonspecte ;

Elle a pris tous vos traits , afin qu'on la respecte.

J'ai , pour servir l'État , recherché de l'emploi ;

Avec ardeur j'ai désiré la guerre ;

Vos

Vos malheurs l'ont rendue un vrai fléau pour moi ;
Et c'est depuis que je vous voi ,
Que la paix me paroît le bonheur de la Terre.

CLARICE.

Je n'ai garde d'ajouter foi
A des paroles si flatteuses.
C'est votre stile à tous. Votre première loi
Est de nous prodiguer des louanges trompeuses.
L'art dangereux de la séduction
Est le trait principal qui vous caractérise ;
Cet art que chez nous on méprise ,
Fait partie , en ces lieux , de l'éducation :
Et cette fausseté que l'agrément déguise...

DARMA NT.

Justement ; du Mylord voilà les préjugés ;
Vous n'imaginez pas combien vous m'affligez.
Votre air de dédain m'humilie
Plus que l'excès d'un vrai courroux.

CLARICE.

En critiquant votre patrie ,
Je voudrais que le trait ne portât point sur vous.

DARMA NT.

Quoi ! vous m'excepteriez ?

CLARICE.

Non vraiment , je n'ai garde ;
Je voudrais seulement pouvoir vous excepter.

DARMA NT.

Mais , de ma bonne foi , qui vous ferait douter ?
Peut-on n'être pas vrai , lorsque l'on vous regarde ?

B

CLARICE.

Ah ! vous reprenez le jargon !
De ce moment je vous laisse.

DARMANT.

Non , non

Encore un seul instant demeurez , je vous prie.

CLARICE.

J'y consens ; mais surtout aucune flatterie.

DARMANT , *très-modérément.*

Eh ! bien , Clarice , je promets
Que je ne vous dirai jamais
Ces vérités qui vous déplaisent.

(Avec une froideur contrainte.)

Il faut , à votre égard , que les désirs se taisent.
Vous leur imposez trop, & mon dessein n'est point...

CLARICE , *d'un air piqué.*

Ah ! Monsieur , je vous rends justice sur ce point.

DARMANT.

Vous avez bien raison , oui ; mais daignez m'entendre :

L'estime peut unir des esprits opposés.

CLARICE.

Oui ; mais quand deux pays sont aussi divisés ,
Il ne faut pas de sentiment plus tendre.

DARMANT , *avec modération ; mais cette
modération se perdant par degrés , mene à
la plus grande vivacité pour finir la tirade.*

Aussi n'en ai-je pas. Je dirai cependant
Que le cœur n'admet point un pays différent.

C'est la diversité des mœurs , des caractères ,
Qui fit imaginer chaque gouvernement ;
Les loix sont des freins salutaires
Qu'il faut varier prudemment ,
Suivant chaque climat , chaque temperament.
Ce sont des regles nécessaires ,
Pour que l'on puisse adopter librement
Des vertus même involontaires ;
Mais ce qui tient au sentiment ,
N'a dans tous les pays qu'une loi , qu'un langage.
Tous les hommes également
S'accordent pour en faire usage.
François , Anglois , Espagnol , Allemand
Vont audevant du nœud que le cœur leur dénote :
Ils sont tous confondus par ce lien charmant ,
Et quand on est sensible , on est compatriote.
Malheur à ceux qui pensent autrement.
Une ame seche , une ame dure
Devrait rentrer dans le néant ;
C'est aller contre l'ordre. Un être indifférent
Est une erreur de la Nature.

CLARICE , *avec vivacité.*

Il est bien vrai , Monsieur. ...

DARMANT , *plus vivement encore.*

Ah ! Clarice !

CLARICE , *très-froidement.*

Il suffit.

Que voulez-vous prouver ? Que voulez-vous entendre ?

DARMANT.

Moi ! j'ai trop de respect , je n'ai rien à prétendre.

B ij

20 L'ANGLAIS A BORDEAUX ,

CLARICE , à part.

Me ferois-je trahie ?

DARMANT , à part.

O ciel ! j'en ai trop dit.

CLARICE.

Mais je crois que j'entends mon pere.

DARMANT.

Ma présence

Pourroit l'importuner , & je dois l'éviter.

Je craindrais d'importuner

Un sage , dont je veux gagner la confiance.

SCENE VI.

CLARICE , LE MYLORD.

LE MYLORD.

ON n'y saurait tenir : quel peuple ! quel pays !

CLARICE.

Qu'avez-vous donc encor , mon pere ?

LE MYLORD.

Je me sens transporté d'une juste colere ;

Je ne vois que des jeux , je n'entends que des ris.

Chanteurs importuns ! doubles traitres !

Avec leurs violons , leurs tambourins maudits ,

Incessamment , exprès , passer sous mes fenêtres ,

Pour me troubler dans mes ennuis.

Tous les jours des sauts , des gambades ,
Et tous les soirs des sérénades.
Quand pourrai-je sortir du cahos où je suis ?

CLARICE.

Les François sont gais par usage :
De votre sombre humeur écarter le nuage.

LE MYLORD.

Tandis que la Discorde en cent climats divers ,
De tant d'infortunés écrase les asiles ,

Le François chante ; on ne voit dans ses villes ,
Que festins , jeux , bals & concerts.

Quel Dieu le fait jouir de ces destins tranquilles ?
Dans le sein de la guerre , il goûte le repos ;
Sans peines , sans besoins & libre sous un Maître ,
Le François est heureux , & l'Anglois cherche à l'être.

CLARICE.

Vous pouvez l'être aussi.

LE MYLORD.

Ma fille , laissez-moi ,
J'ai besoin d'être seul.

CLARICE.

Toujours seul ! & pourquoi . . .

*(Le Mylord fait un signe de la main ,
& Clarice se retire.)*



S C E N E V I I.

LE MYLORD, *seul.*

JE me vois retenu chez un peuple frivole ,
 Qu'on ne peut définir. Plein d'amour pour son Roi,
 Tout entier à l'honneur sa principale loi ,
 Fidèle à ses devoirs ; au plaisir son idole ,
 Des momens les plus chers il consacre l'emploi.

*(Il s'assied , & après un moment de silence , il
 jette les yeux sur une pendule.)*

Tout ne présente ici qu'un luxe ridicule.
 Quoi ! l'art a décoré jusqu'à cette pendule !
 On couronne de fleurs l'interprete du tems ,
 Qui divise nos jours , & marque nos instans !
 Tandis que tristement ce globe qui balance ,
 Me fait compter les pas de la mort qui s'avance :
 Le François entraîné par de légers desirs ,
 Ne voit sur ce cadran qu'un cercle de plaisirs.

O ciel ! est-il tourment plus rude ?

(Un Valet du Mylord entre avec des sacs.)

Qui vient encore ici troubler ma solitude ?

Quoi ! toujours ! ah ! c'est de l'argent.

Je le reçois dans un besoin urgent ;
 Des secours étrangers il m'épargne la honte.
 Tu ne t'es pas trompé sans doute, j'ai mon compte ?

LE VALET.

Oui , Mylord.

COMÉDIE.
LE MYLORD.

23

Relisons la Lettre de Sudmer.
O généreux Anglois , que tu me deviens cher !

(*Il lit.*)

» Mylord , vous devez avoir besoin d'argent
» dans la situation où vous êtes ; je vous envoie
» une lettre de change de deux mille guinées. Je
» compte trop sur votre amitié pour ne pas être
» sûr que vous n'offenserez pas la mienne par un
» refus. Mon bras est assez bien remis , je n'ai pas
» encore la liberté d'écrire moi même ; ne me fai-
» tes point de réponse , je m'embarque pour la
» Caroline , nous nous verrons à mon retour. «

(*Après avoir lu , il dit :*)

Les bienfaits de Darmant pour moi sont une of-
fense ;

Mais de ceux d'un ami l'on ne doit pas rougir.

Que mon sort est heureux ! d'ici je vais sortir :

Oh ! j'y mourrais d'impatience.

Porte ces sacs dans mon appartement ;

Et dis à Robinson d'aller en diligence

Chercher un autre logement ,

Pour vivre seuls dans l'ombre & le silence.



S C E N E V I I I .

LE MYLORD , ROBINSON ;
LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'Est penser merveilleusement.
Vous voulez nous quitter : j'en décide autrement.
Vous paroissez surpris , Monsieur ?

LE MYLORD , *froidement*.

J'ai lieu de l'être.

LA MARQUISE.

Vous êtes un singulier être.

Quoi ! depuis un mois environ

Que vous logez dans la maison....

LE MYLORD.

C'est à mon grand regret.

LA MARQUISE.

On ne peut vous connoître !

Quatre ou cinq fois , je vous ai vû paroître :

Quatre ou cinq fois , vous avez dit deux mots ,

Encor placés mal à propos.

LE MYLORD.

J'en ai trop dit , Madame , & votre caractère

S'accorde mal , sans doute , avec le mien.

Je craindrois d'ennuyer.

COMÉDIE.
LA MARQUISE.

25

Il se pourroit très-bien ;
Mais pour se rapprocher, se convenir , se pla re,
Fort souvent , il ne faut qu'un rien.
Vous avez ce qu'il faut pour être un homme ai-
mable ,
Et vous vous efforcez pour être insoutenable !
Oh ! je vous entreprends...mais écoutez-moi donc,
Demeurez. Je le veux.

LE MYLORD.

Madame prend un ton...

LA MARQUISE.

Qui me convient , je suis femme & François.

LE MYLORD, *regardant la Marquise
avec un air d'intérêt.*

Tant pis.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Causons, Mylord, ne vous déplaîse.

LE MYLORD.

Je parle peu.

LA MARQUISE.

Je parlerai pour vous,
Et vous me répondrez , si vous pouvez.

(*Retenant le Mylord qui veut s'en aller.*)

Tout doux !

LE MYLORD.

Je réponds mal.

LA MARQUISE.

Eh ! bien , tout à votre aise ;
On ne se gêne point chez nous.

26 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

En qualité d'homme qui pense ,
Je ne crois pourtant pas que Monsieur se dispense
D'éclairer ma raison , mon cœur & mon esprit :
Vous êtes Philosophe , à ce que l'on m'a dit :
Communiquez un peu votre science.

LE MYLORD.

Je pense pour moi seul.

LA MARQUISE.

Ah ! quelle inconséquence !
En vain le Sage réfléchit ,
Si la Société n'en tire aucun profit ;
On doit la cultiver pour elle , pour soi-même.
Eh ! laissez-là vos songes creux ;
La meilleure morale est de se rendre heureux.
On ne peut l'être seul avec votre système.
Mon instinct me le dit , & mon cœur encor mieux.
La chaîne des besoins rapproche tous les hommes ,
Le lien du plaisir les unit encor plus.
Ces nœuds si doux pour vous sont-ils rompus ?
Pour être heureux , soyez ce que nous sommes.

LE MYLORD.

O ciel ! à des travers on me verroit soumis !
Madame, excusez-moi ; mais vous m'avez permis..

LA MARQUISE.

Eh ! oui , de tout mon cœur j'excuse ;
Ne nous ménagez pas , Monsieur , cela m'amuse.

LE MYLORD.

J'en suis charmé , Madame , & selon votre avis
Je dois me réformer , devenir sociable ,
Renoncer au bon sens pour être un agréable.

COMÉDIE.
LA MARQUISE.

27

Mais on gagne toujours à se rendre amusant.

LE MYLORD.

Suis-je fait pour être plaisant ?

Connaissez mieux l'Anglois , Madame ; son génie

Le porte à de plus grands objets.

Politique profond , occupé de projets ,

Il prétend à l'honneur d'éclairer sa patrie.

Le moindre Citoyen , attentif à ses droits ,

Voit les papiers publics , & régit l'Angleterre ;

Du Parlement compte les voix ,

Juge de l'équité des Loix ,

Prononce librement sur la paix ou la guerre ,

Pese les intérêts des Rois ,

Et , du fond d'un café , leur mesure la terre.

LA MARQUISE.

Vous êtes en cela plus plaisant mille fois :

Trop au-dessus de nous sont ces graves emplois.

Libres de tout soin inutile ,

Nos heureux Citoyens respirent le repos :

La surface des mers voit agiter ses flots ;

Mais la profonde arène est constante & tranquille.

Jouissez comme nous.

LE MYLORD.

Mais d'un si doux loisir

Quel est le fruit ?

LA MARQUISE.

Le plaisir.

LE MYLORD.

Le plaisir !

28 L'ANGLAIS A BORDEAUX,

J'entends , & si je veux vous plaire ,
Il faut , comme j'ai dit , changer de caractère ,
Jouer le rôle fatigant
D'un joli petit-maître , & d'un fat élégant.
Ah ! lorsque de penser on a pris l'habitude....

LA MARQUISE.

On est sot avec art , maussade avec étude.

LE MYLORD.

Il faut avoir l'esprit bien faux ,
Pour se prêter à cette extravagance.

LA MARQUISE.

Je m'y prête bien , moi.

LE MYLORD.

La bonne conséquence.

LA MARQUISE.

Si vous vous arrêtez à ces légers défauts ,
Vous n'êtes pas au bout. La liste en est très ample,
Nous avons mille originaux.
Je pourois vous citer ... moi, Monsieur, par exemple....

LE MYLORD.

Je ne m'attendois pas à cette bonne foi.

LA MARQUISE.

Je parois ridicule à vos yeux , je le voi ;
Mais , tout considéré , quel est le ridicule ?
Sous des traits différens dans le monde il circule ;
Mais , au fond , quel est-il ? une convention ,
Un phantôme idéal , une prévention ;
Il n'exista jamais aux yeux d'un homme sage :

Se variant au gré de chaque nation ,
Le ridicule appartient à l'usage :
L'usage est pour les mœurs, les habits, le langage ;
Mais je ne vois point les rapports
Qu'il peut avoir avec notre ame.
L'homme est homme partout : si la vertu l'en-
flamme ,
C'est mon héros , je laisse les dehors.
Quoi ! toujours notre esprit fantasque
Ne jugera jamais l'homme que sur le masque !
Nous avons des défauts, chaque peuple a les siens.
Pourquoi s'attacher à des riens ?
Eh ! oui, des riens, des miseres, vous dis-je ,
Qui ne méritent pas d'exciter votre humeur ;
C'est d'un vice réel qu'il faut qu'on se corrige ,
Les écarts de l'esprit ne sont pas ceux du cœur.

LE MYLORD.

Comment ! vous êtes Philosophe !

LA MARQUISE , *gaiment.*

Moi ! je ne connois point les gens de cette étoffe
Ni ne veux les connoître , ils sont trop ennuyeux ;
Je cherche à m'amuser, cela me convient mieux.

LE MYLORD , *avec un peu d'humeur.*

Toujours l'amusement !

LA MARQUISE.

Oui , Mylord hypocondre ,
Je pourrois censurer les usages de Londre ,
Comme vous attaquez nos goûts ;
Mais je ris simplement & de vous & de nous.
Que les Anglois soient tristes , misanthropes ,

30 L'ANGLAIS A BORDEAUX ;

Toujours avec nous contrastés ,
Cela ne me fait rien ; leurs sombres enveloppes
N'offusquent point d'ailleurs leurs bonnes qualités.
Ils sont francs , généreux , braves ; je les estime.

LE MYLORD , *avec chaleur.*

Quoi ! Vous estimez les Anglois ?

LA MARQUISE.

Affurément ! ils ont une ame magnanime ,
Del'honneur,des vertus,& je fais d'eux des traits..

LE MYLORD.

Vous me charmez.

LA MARQUISE , *à part.*

Bon , son humeur s'apaise.

LE MYLORD.

Comment donc , vous pensez ?

LA MARQUISE.

Qui ? Moi ? Je n'en fais rien.

LE MYLORD.

Ah ! vous me séduiriez si vous étiez Anglaise.

Je goûte dans votre entretien....

LA MARQUISE.

Je ne veux point penser, Monsieur, c'est un ouvrage.

Ce que je dis , part de l'esprit , du cœur ,
De l'ame , dans l'instant, en vous laissant l'honneur
D'une prétention qui ne convient qu'au Sage.

LE MYLORD , *prenant la main
de la Marquise.*

Vous en avez , Madame , un plus grand avantage.

COMÉDIE.

51

LA MARQUISE.

Que faites-vous ? (*A part.*) Il est déconcerté.

LE MYLORD , *à part.*

Je demeure interdit ; je crois , en vérité ,
Que mon cœur malgré moi...

LA MARQUISE , *à part.*

Cet essai m'encourage.

(*Haut.*) Mais je m'arrête ici , je pense qu'il est tard.

LE MYLORD , *l'arrêtant.*

Non , Madame.

LA MARQUISE.

Excusez , on m'attend autre part ,
Pour arranger un ballet agréable ;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable ,
Si vous vouliez y figurer.

LE MYLORD.

Vous vous moquez , je pense , ou c'est mal me
connoître.

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être ?

Cessez de chercher des raisons

Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.

Vous pensez , & nous jouissons.

Laissez-là , croyez-moi , votre Philosophie.

Elle donne le spleene , elle endurecit les cœurs :

Notre gaité , que vous nommez folie ,

Nuance notre esprit de riantes couleurs ,

Par un charme qui se varie :

32 L'ANGLAIS A BORDEAUX ;

Elle orne la raison , elle adoucit les mœurs ;
C'est un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MYLORD , *à part.*

Je risque trop à l'écouter ,
Je ferai mieux de l'éviter.

(On entend le son des tambourins.)

Qu'entends-je encor ! quel affreux tintamarre !

SCENE IX.

LE MYLORD , LA MARQUISE ,
UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

MARQUISE , eh ! donc , nous allons répéter ?

LE MYLORD , *à part.*

Où fuir ?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MYLORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé Mylord est des nôtres.

LA

COMÉDIE.
LA MARQUISE.

33

Oui.
Vraiment , je compte bien sur lui.

LE MYLORD.
Epargnez-moi , je vous supplie.

LE BORDELOIS.
Monfé danse lé munuet ?
LE MYLORD.

Eh ! je n'ai danse de ma vie.

LE BORDELOIS.
En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait
LE MYLORD.

Morbleu !

LA MARQUISE.
Diffimulez votre misanthropie.
(*Bas au Mylord.*) (*Au Bordelois.*)
Vous vous deshonorez. Allez , je vous rejoins.

SCENE X.

LE MYLORD , LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

RENDEZ-VOUS digne de mes soins.
Une heure ou deux je veux bien faire treve ;
Après cela , je vous enleve.

C

34 L'ANGLOIS A BORDEAUX ,
Point de refus , ou bien vous me déplairiez fort ;
Je vous en avertis. Adieu mon cher Mylord.
Si nous extravaguons , le plaisir nous excuse :
Bien fou qui s'en afflige , heureux qui s'en amuse.

SCENE XI.

LE MYLORD , *seul.*

M'EN voilà quitte par bonheur.
Mais je ne devois pas lui marquer tant d'aigreur ;
Car malgré son inconséquence ,
Je m'apperçois qu'elle a bon cœur ,
Et sans qu'elle y songe , elle pense.
Oui , je la jugeois mal , & je sens mon erreur.
Allons , allons , Mylord , il faut que tu t'appai-
ses ;
Fais effort sur toi-même , & pardonne aux Fran-
çoises.
On peut s'y faire... Ah ! j'apperçois Darmant ,
Et sa présence est un tourment.



SCENE XII.

LE MYLORD, DARMANT.

DARMANT.

MYLORD, je vous annonce une heureuse nouvelle.

C'est votre intérêt seul...

LE MYLORD.

Abrégeons. Quelle est-elle ?

DARMANT.

Nous allons renvoyer des prisonniers Anglois

Pour pareil nombre de François ;

Je vous ai fait, Mylord, comprendre dans l'échange ;

J'ai tant sollicité...

LE MYLORD.

Vous en ai-je prié ?

DARMANT.

Je cherche à vous servir.

LE MYLORD, *à part*.

Cet homme est bien étrange !

DARMANT.

Quoi ! mon empressement....

LE MYLORD.

M'a trop humilié :

Je ne veux rien devoir qu'à ma Nation même

M'obliger malgré moi !

36 L'ANGLOIS A BORDEAUX ;

D A R M A N T.

Quoi ! toujours dans l'extrême ,
Vous ne prêtez à tout que de sombres couleurs !

L E M Y L O R D.

J'ai fait des dépêches pour Londres :
Si la fortune à mes vœux peut répondre ,
Je trouverai sans vous la fin de mes malheurs ;
Je reste en attendant.

D A R M A N T , *à part.*

Me voilà plus tranquille.

Avec regret je l'aurois vû partir.

(Haut.)

Ma maison est à vous.

L E M Y L O R D , *avec un soupir étouffé.*

Non , non ; j'en dois sortir.

D A R M A N T.

Pourquoi chercher un autre asile ?

Qui pourroit ici vous troubler ?

A-t-on manqué d'égards ? . . .

L E M Y L O R D.

C'est trop m'en accabler.

D A R M A N T.

Vous ne me rendez pas justice.

(A part.)

Auroit il soupçonné mon amour pour Clarice ?

(Haut.)

Quelque nouveau sujet excite votre aigreur ?

Ah ! je sçais ce que c'est ; vous avez vû ma sœur.

Ses airs évaporés & sa tête légère. . . .

LE MYLORD.

(A part.) Veut-il interroger mon cœur?

DARMANT.

Oui, je conçois qu'elle a pû vous déplaire.

LE MYLORD.

A quoi bon votre sœur ? Je l'excuse aisément ;
Elle est d'un sexe. . .

DARMANT.

Oui, mais son caractère. . .

LE MYLORD.

M'en suis-je plaint ?

DARMANT.

Non ; poliment. . .

LE MYLORD.

Je ne suis point poli.

DARMANT.

Sachez que son système
Est de vous consoler, de vous rendre à vous-même.
Si je ne l'arrêtois, Monsieur, journellement
Vous seriez obsédé.

LE MYLORD

Monsieur, laissez-la faire.

DARMANT.

Non, je lui vais défendre expressément
De vous revoir.LE MYLORD, *à part.*

Ah ! quel acharnement !

DARMANT.

Je cours pour l'avertir. . .

38 L'ANGLAIS A BORDEAUX ,
LE MYLORD.

Il n'est pas nécessaire.

DARMA NT.

Mais je dois réprimer l'indiscrette chaleur. . . .

LE MYLORD.

Je fais ce que j'en pense , il suffit ; serviteur.

DARMA NT.

Je n'ai qu'un mot , après quoi je vous laisse
J'aurois été jaloux d'avoir votre amitié ;
Mais je n'espere plus que votre haine cesse :
Du moins un peu d'estime , & je suis trop payé.

LE MYLORD.

Eh ! malgré moi, Monsieur, vous avez mon estime,
Je suis votre ennemi , mais sans vous mépriser.
Je ne suis point injuste , & ne puis refuser
Ce qui me paroît légitime.

Mais pour mon amitié , ne l'esperez jamais.
Dans ces tems de discorde , entre Anglois & Fran-
çois ,

Toute liaison est un crime :

De sa patrie on doit prendre l'esprit ;
Qui s'en écarte , la trahit.

DARMA NT.

Imitez donc votre patrie ;
Et des préventions dont votre ame est nourrie ,
Connoissez enfin les erreurs.

Nous allons voir cesser les fléaux de la guerre.
La paix doit réunir la France & l'Angleterre ,
Et nous allons bientôt jouir de ses douceurs.

LE MYLORD.

La paix ! la paix ! quelle chimere !
On ne peut jamais l'espérer.
Des intérêts puissans doivent nous séparer.

SCENE XIII.

LE MYLORD, UN VALET.

UN VALET.

MY LORD, un Anglois vous demande.

LE MYLORD.

Un Anglois ! un Anglois ! qu'il entre, & promptement.

SCENE XIV.

LE MYLORD, DARMANT;
SUDMER.SUDMER, *gaiment & avec vivacité.***V**IVE, vive, Mylord ! ah ! quel heureux moment !

Je vous retrouve & ma joie est si grande...

LE MYLORD.

C'est vous, mon cher Sudmer !

SUDMER

C'est moi, certainement.

DARMANT, *avec étonnement.*

Sudmer ! ah ! quel événement !

C iv

40 L'ANGLAIS A BORDEAUX ;
SUDMER , *considerant Darmant.*

Mais c'est vous-même aussi , je pense.
C'est vous , voilà vos traits ; je rends grace au hazard.

Cher Mylord , attendez.

LE MYLORD.

D'où vient donc cet écart ?

SUDMER.

Le premier des devoirs est la reconnaissance.
(*A Darmant.*)

Le sort en cet instant a rempli mon espoir.

DARMANT.

Monsieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

SUDMER.

Je suis assez heureux , moi , pour vous reconnoître.

DARMANT.

Mais je n'ai point d'idée....

SUDMER.

Aucune ?

DARMANT.

Point du tout.

SUDMER.

Je ne me trompe point ; & j'y crois encore être.

LE MYLORD.

(*A part.*) Cet accueil n'est pas de mon goût.

(*Darmant veut se retirer.*)

SUDMER.

Ne vous en allez pas.

D A R M A N T.

Mais je dois par prudence...

S U D M E R.

Vous n'êtes pas de trop , cedez à mon instance ,
Et songez que mes sentimens. . .

(*Au Mylord , en lui montrant Darmant.*)

C'est un homme des plus charmans ,
C'est un homme d'espece unique.

L E M Y L O R D.

Charmant ! charmant ! parbleu , pour des êtres pen-
sans ,

Voilà , sans doute , un beau panégyrique !

S U D M E R.

Qu'entendez-vous ?

L E M Y L O R D.

Cela s'entend sans qu'on l'explique.
Un homme n'est jamais charmant en bonne part ,
Et lorsqu'à la raison on veut avoir égard. . .

S U D M E R.

Je ne vois point à quoi cela s'applique.

(*A Darmant.*)

Remettez-vous aussi mes traits ;
Rappelez-vous que je vous dois la vie.
Vous changeates pour moi la fortune ennemie.

(*Montrant son cœur.*)

Voilà le livre où sont écrits tous les bienfaits.
Vous êtes mon ami , du moins je suis le vôtre ;
C'est par vos procédés que vous m'avez lié.

Je m'en souviens , vous l'avez oublié :

42 L'ANGLOIS A BORDEAUX,
Nous faisons notre change en cela l'un & l'autre
D A R M A N T.

Mais vous vous méprenez, Monsieur.

S U D M E R.

Moi, point du tout ; moi , jamais me méprendre ;
Quand la reconnoissance en moi se fait entendre,
Et m'offre mon libérateur.

Le sentiment me donne des lumieres ;
Pour reconnoître un bienfaiteur ,
Les yeux ne sont point nécessaires :
Je suis toujours averti par mon cœur.

D A R M A N T.

Ah ! je vois à peu près ce que vous voulez dire.

LE M Y L O R D.

Moi , je ne le vois pas.

S U D M E R.

Je vais vous en instruire.

Nous devons publier les belles actions :

Je montois un vaisseau de trente-huit canons ,
Je fus , près d'une côte , accueilli d'un orage ,
Terrible , violent beaucoup :

J'étois prêt à faire naufrage ,

Et les François avoient de quoi faire un beau coup.

Aussi, Monsieur, en homme sage ,

Lorsque les vents furent calmés ,

En tira-t-il un très-grand avantage ;

Et nous voyant démâtés , désarmés ,

» Je pourrois, me dit-il , prendre votre équipage ;

» Mais , pour en profiter , je suis trop généreux ;

» On n'est plus ennemi lorsqu'on est malheureux.

Bref , il me soulagea , m'obligea de sa bourse ,
 Me rendit mes effets avec la liberté :
 Les bienfaits , de son cœur , couloient comme une
 source.

Peut-on trop admirer sa générosité ?

LE MYLORD , *avec humeur.*

Tout bienfait , avec lui , porte sa récompense ;
 On agit pour soi-même en agissant ainsi.

(*Bas à Sudmer.*)

Je suis forcé de l'admirer aussi :
 Mais sans tirer à conséquence.

D A R M A N T.

Jugez la Nation avec plus d'équité.
 Comme François , mon premier appanage
 Consiste dans l'humanité.

Mes ennemis sont-ils dans la prospérité :
 Je les combats avec courage.
 Tombent-ils dans l'adversité :
 Ils sont hommes , je les soulage.

S U D M E R.

Eh ! c'est ainsi qu'on pense avec un cœur loyal.
 Je ne décide point entre Rome & Carthage :
 Soyons humains ; voilà le principal.

LE MYLORD.

Vous n'êtes pas Anglois.

S U D M E R.

Je suis plus ; je suis homme.
 Qu'avez-vous contre lui ? Cette froideur m'af-
 fomme :

Esclave né d'un goût national ,
 Vous êtes toujours partial.

44 L'ANGLOIS A BORDEAUX ,

N'admettez plus des maximes contraires ;

Et , comme moi , voyez d'un œil égal

Tous les hommes qui sont vos freres.

J'ai détesté toujours un préjugé fatal.

Quoi ! parce qu'on habite un autre coin de terre ,

Il faut se déchirer , & se faire la guerre !

Tendons tous au bien général.

Crois-moi , Mylord , j'ai parcouru le Monde.

Je ne connois sur la machine ronde

Rien que deux peuples differens ;

Savoir , les hommes bons & les hommes mé-
chans.

Je trouve partout ma patrie

Où je trouve d'honnêtes gens ;

En Cochinchine , en Barbarie ,

Chez les Sauvages même : allons , foyons unis ;

Embrassons-nous comme trois bons amis.

(*A Darmant.*)

Vous ferez de ma nôce , au moins ?

D A R M A N T.

Quoi ?

S U D M E R.

Je l'exige.

Je vais me marier avec un vrai prodige ,

Fille aimable , dit-on , & qui me plaira fort :

Je m'appête à l'aimer. Quoi ! cela vous afflige ?

D A R M A N T.

Moi , je partage votre fort.

S U D M E R.

Point de partage , je vous prie ,

Surtout si la fille est jolie.

DARMANT.

Je respecte les nœuds dont vous ferez unis.

LE MYLORD.

Ma fille , de ce mariage ,
Sans doute , sentira le prix ;
Je vais , sans tarder d'avantage ,
La préparer , en des instans si doux ,
Sur l'honneur qu'elle aura de s'unir avec vous.

SCÈNE XV.

SUDMER , DARMANT.

SUDMER.

Vous connoissez l'objet qu'on me destine ?
Hein ? Mais , mon cher François , qu'est-ce , qui
vous chagrine ?

Morbleu ! seriez-vous mon rival ?

Comment ? Cela m'est bien égal ;

Mais je veux savoir tout à l'heure...

DARMANT.

Monsieur , sur ce sujet ne m'interrogez point.

SUDMER.

Ma future chez vous demeure ,

Et je veux m'éclaircir d'un point.

DARMANT.

Monsieur , quoi qu'il en soit , vous n'avez rien à
craindre.

46 L'ANGLAIS A BORDEAUX ,
Clarice est adorable , & je pourrois l'aimer ,
Sans que vous eussiez à vous plaindre :
(*A part.*) Tâchons encor de me calmer.

S U D M E R .

Cependant je remarque un trouble.
Hein ? Parlez , hein ? Son embarras redouble.

D A R M A N T .

C'en est assez. Adieu , Monsieur.
Jouissez de votre bonheur ,
Et de mes sentimens n'ayez aucun ombrage.
On peut aimer Clarice, on peut s'en faire honneur :
Je ne vous dis rien d'avantage.

S C E N E X V I .

S U D M E R , *seul.*

C'Est parler fierement ; je prétends découvrir...
J'ai des soupçons qu'il faut que j'éclaircisse.
Ah ! j'apperçois Mylord , & sans doute Clarice.
Examinons un peu comme je dois agir.
On ne m'a point trompé : je la trouve fort belle ,
Belle certainement !



SCENE XVII.

LE MYLORD, CLARICE,
SUDMER.

SUDMER.

BON JOUR, Mademoiselle.

Je suis Sudmer pour vous servir,

Et je viens remplir votre attente ;

Oui, oui, ma belle enfant, je vous épouserai ;

Je dis plus, je sens bien que je vous aimerai :

... (Au Mylord.)

Autrement j'aurois tort. Je la trouve charmante.

CLARICE.

Monsieur.

SUDMER.

Reste à savoir si je vous conviendrai.

M'aimerez-vous aussi ?

CLARICE.

Mais, Monsieur, je l'espère.

Les volontés du Mylord font des loix.

La générosité de votre caractère,

Vos nobles procédés font honneur à son choix ;

Et les vertus, sur mon cœur, ont des droits

Préférables à l'amour même.

Lorsque de la raison on écoute la voix,

On estime du moins en attendant qu'on aime.

SUDMER.

Oh ! je suis votre serviteur.

48 L'ANGLOIS A BORDEAUX,

En attendant ! c'est bon pour qui pourroit attendre.

Mylord , je suis pressé ; vous avez un vieux gendre
Qui n'a pas un instant à perdre , par malheur.

Je ne crois pas que l'amour , à mon âge ,

Parle beaucoup en ma faveur ;

C'est un arrangement que notre mariage.

Notre intérêt commun en aura tout l'honneur :

Cela ne suffit pas ; je crois qu'elle est fort sage :

Mais il se peut qu'un autre objet l'engage.

CLARICE.

En tout cas , je saurois commander à mon cœur.

SUDMER.

Bon ! voilà le même langage

Que vient de me tenir Darmant.

LE MYLORD.

Darmant !

SUDMER.

Elle rougit , & je vois clairement. . . .

N'est-il pas vrai , chere future ?

Il se pourroit par aventure. . . .

Hein ?

LE MYLORD.

Sudmer , de pareils soupçons. . .

SUDMER.

Pour demander cela , Mylord , j'ai mes raisons.

LE MYLORD.

Mais Darmant est François , & ma fille est Angloise ;

Elle ne peut l'aimer.

SUDMER.

Conséquence mauvaise ;

Les

Les François ont toujours l'art de se faire aimer.

Je les connois pour gens fort agréables,
Et qui plus est encor , fort estimables ;
Il est tout naturel de s'en laisser charmer.

LE MYLORD.

Je fais comme ma fille pense ,
Je réponds de son cœur : oui , la reconnoissance
Qu'elle sent , comme moi , de vos rares bienfaits ,
Doit l'attacher à vous tendrement pour jamais.

SUDMER.

Que parlez-vous de bienfaits , je vous prie ?

CLARICE.

Si ma main doit payer ces généreux secours...

SUDMER.

Je ne vous entends point , & je n'ai de mes jours..

LE MYLORD.

Vous-même m'écrivez ?

SUDMER.

Point de plaisanterie.

LE MYLORD.

Moi , plaisanter !

SUDMER.

Vous êtes fou , Mylord ,
C'est depuis quelques jours que je fais votre fort.

LE MYLORD.

Mais cependant là chose est sûre ,
Et votre lettre que voici ;
Tenez.

SUDMER.

Que veut dire ceci ?

Ce n'est point là mon écriture.

D

50 L'ANGLAIS A BORDEAUX ,
LE MYLORD.

Je le fais bien ; mais votre bras cassé...

SUDMER.

Je n'ai pas eu le bras cassé.

LE MYLORD.

Qu'entends-je ?

SUDMER.

Certainement , vous n'êtes pas sensé.

LE MYLORD.

Mais lisez-donc, lisez. (*A part.*) Sa tête se dérange.

CLARICE.

Affurément , je l'ai déjà pensé.

SUDMER.

Je suis dans un courroux extrême.

Comment ! quelqu'un a pris mon nom

Pour faire une bonne action ,

Que j'aurois pû faire moi-même ?

Morbleu ! c'est une trahison

Dont je prétends avoir raison.

Et vous avez reçu la somme ? ...

LE MYLORD.

Oui , d'un banquier.

SUDMER.

Nommé ?

LE MYLORD.

Monsieur Argant.

SUDMER.

Il loge ?

LE MYLORD.

Près d'ici.

SUDMER.

Je vais trouver cet homme ;

J'en aurai le cœur net ; je reviens à l'instant.

SCENE XVIII.

LE MYLORD, CLARICE.

LE MYLORD.

Tour cela me paroît étrange !
D'où peut venir cette lettre de change ,
Et ces autres effets que j'ai déjà reçus ?
Ce n'est pas de Sudmer ! je demeure confus.
Si ce n'est pas de lui , c'est d'un compatriote ,
Qui veut m'obliger en secret.
Tel est l'Anglois , il cache le bienfait ;
Exactement j'en conserve la note ,
Pour m'acquitter de celui qu'on m'a fait ;
Pour un homme d'honneur , c'est le plus grand
regret
Que de manquer à la reconnaissance ,
Et payer un service est une jouissance.
Je ferai tant que nous serons au fait.
Ah ! ça , venons à vous , ma fille :
Sudmer , par ses grands biens , relève ma famille ;
Il vous fait un état certain ;
Vous ne repugnez pas à lui donner la main ?

CLARICE.

Je dois vous obéir.

LE MYLORD.

Vous soupirez , Clarice.

Dij

52 L'ANGLOIS A BORDEAUX ,
CLARICE.

Oui , mon pere , il est vrai.

LE MYLORD.

Parlez fans artifice ,

Parlez avec sincerité.

Ne dissimulez rien.

CLARICE.

M'en croyez-vous capable ?

Je ne fais point trahir la vérité ,

Et qui dissimule est coupable.

Je n'ai rien dans mon cœur que je doive cacher

Aux yeux indulgens de mon pere.

Est-il quelque secret , est-il quelque mystere

Que dans son sein je ne puisse épancher ?

LE MYLORD.

A mes desseins vous verrois-je contraire ?

CLARICE.

Non , je veux me soumettre à votre volonté :

En Angleterre un cœur n'est point esclave ;

Le pouvoir paternel est chez nous limité.

Mais ne soupçonnez pas que jamais je le brave.

Périssè cette liberté

Qui des parens détruit l'autorité.

Ah ! je le sens , un pere est toujours pere.

Sur des enfans bien nés il conserve ses droits.

Quand le devoir en nous grave son caractère ,

Rien ne peut effacer cette empreinte si chere.

En vain la liberté veut élever sa voix ,

Et dans nos cœurs exciter le murmure ;

La loi nous émancipe , & jamais la Nature.

LE MYLORD.

Vous pensez bien ; mais , dites-moi ,

Où nous conduit cet étalage ?
Sudmer , vous déplaît-il ?

CLARICE.

Non , mon pere , mais...

LE MYLORD.

Quoi ?

CLARICE.

J'épouserai Sudmer , si c'est votre avantage.

LE MYLORD.

J'ai donné ma parole.

CLARICE.

Il aura donc ma foi.

Mais un autre a mon cœur.

LE MYLORD.

Expliquez ce langage ;

Epouser celui-ci , pour aimer celui-là !

Vous vous formez , ma fille , & j'apperçois déjà

Que de ce pays ci vous adoptez l'usage.

S'il vous plait , rien de tout cela.

Quel est le nom du personnage ? ...

Dites-le moi.

CLARICE.

J'en aurai le courage.

Malgré moi mon cœur s'est soumis.

Les vertus d'un François.....!

LE MYLORD.

Un de nos ennemis !

CLARICE.

Il ne l'est point ; c'est Darmant , c'est lui-même.

§ 4 L'ANGLOIS A BORDEAUX,
LE MYLORD.

Qu'ai-je entendu ? Ma surprise est extrême.
Je vois quel est le but de ses empressemens.

CLARICE.

Arrêtez. Vos soupçons seroient trop offensans.
Rien ne m'a jusqu'ici fait connoître qu'il m'aime :
L'estime , le respect sont les seuls sentimens
Qu'il ait osé faire paroître.
Rien aussi de ma part n'a pû faire connoître
Le trouble secret de mes sens.

LE MYLORD.

A la bonne heure. Eh ! bien , puisque je suis le
maître ,
Vous aimerez Sudmer , & je l'ai décidé.
Songez-y bien ; j'ai commandé.

S C E N E X I X.

LE MYLORD , SUDMER ,
CLARICE.

SUDMER.

MA foi ! moi n'y puis rien comprendre.
J'ai vu votre banquier , votre donneur d'argent ;
Il m'a reçu d'un air fort obligeant.

COMÉDIE.

55

Mais il bat la campagne, & n'a pû rien m'apprendre.
Il m'a dit seulement qu'en cette maison-ci,
Par un valet Anglois je ferois éclairci.

LE MYLORD.

C'est mon valet, sans doute.

SUDMER.

Il peut donc nous instruire.

LE MYLORD.

Robinson !

SCENE XX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE,
ROBINSON.

ROBINSON.

MYLORD !

LE MYLORD.

Viens ici.

Il faut tout à l'heure me dire
D'où vient l'argent que tu m'as apporté :

Ne cache point la vérité ;
Tu fais, dit-on, tout le mystère.

ROBINSON.

Mylord, c'est d'un de vos amis.

LE MYLORD.

De Sudmer ?

Div

ROBINSON

Oui , la chose est claire ,

SUDMER.

De moi , Maraudeur , de moi !

ROBINSON , *à part.*

Me voilà pris.

SUDMER.

Je te surprends en menterie ;

C'est moi qui suis Sudmer.

ROBINSON.

Monsieur , j'en suis charmé.

Comment vous portez-vous ?

SUDMER.

Qui peut avoir tramé

Une pareille fourberie ?

Coquin ! j'ai donc le bras cassé ?

Oh ! je te ferai voir. . .

ROBINSON.

Doucement , je vous prie.

Quoi ! ce n'est donc pas vous dont le cœur bien
placé. . . .

SUDMER.

Non , non , certainement.

ROBINSON.

Eh ! bien , c'est donc un autre.

SUDMER.

Qui donc a pris mon nom ?

ROBINSON.

Un nom tel que le vôtre
Doit faire honneur à l'amitié.

COMÉDIE.
LE MYLORD.

57

De ce complot , le traître est de moitié !
Déclare vite , ou je t'assomme.

ROBINSON.

Vous m'allez ruiner.

LE MYLORD,

Comment ?

ROBINSON.

Oui , c'est un fait.

De tems en tems , je reçois quelque somme
Pour m'engager à garder le secret.

LE MYLORD.

Ah ! tu connois donc ?

ROBINSON.

Oui , c'est un fort honnête homme,
Qui veut vous obliger , & fans être connu.

Vous savez bien , Mylord , que je suis ingénu.

Il m'a séduit , & pour lui plaire ,

Robinson est fourbe & faussaire.

Oui , c'est de moi que vient toute l'invention ;
Mais c'étoit , je proteste , à bonne intention.

LE MYLORD.

En un mot , quel est-il ?

ROBINSON.

Eh ! bien , c'est , c'est ... notre hôte.

LE MYLORD.

Darmant !

CLARICE.

Darmant !

58 L'ANGLOIS A BORDEAUX ;
LE MYLORD.

L'auteur d'une telle action !
Ah ! malheureux !

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MYLORD.

Tu mérites punition.

Ecoute , aimeroit-il ma fille ?

ROBINSON.

Oh ! point du tout , Mylord ; il n'oseroit.
C'est générosité toute pure qui brille ,
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MYLORD.

Vous , Clarice , êtes-vous instruite ?

CLARICE.

Non , je vous jure , & je suis interdite.

LE MYLORD.

Je ne comprends rien à cela !
En vérité , son procédé m'étonne !

SUDMER.

Moi , point m'en étonner ; je le reconnois là :
Et d'avoir pris mon nom , très-fort je lui pardonne.

LE MYLORD , à *Robinson*.
Je te fais grace ; mais ne lui parle de rien.



SCÈNE XXI.

Les Acteurs précédens, LA MARQUISE,
DARMANT.

LA MARQUISE.

LA Paix est sûre , elle est ratifiée.
Je me fais un plaisir de la voir publiée.
La Paix ! ce mot seul fait du bien :
Elle est de l'Univers le plus tendre lien :
La foule avec transport inonde chaque rue ,
Sans être coudoyé , l'on ne peut faire un pas ,
Sans se connoître on se salue ,
On parle , on s'interrompt , on ne se répond pas ;
La joie en tous lieux répandue ,
En animant les cœurs , égale les états.

CLARICE.

Ce spectacle est charmant , j'en ferois attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès ,
Pour que vous & Mylord examiniez de près
Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la Patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaité , ce fard de la Nature ,
Rajeunit les Vieillards , leur donne un air plus frais ;
D'un coloris si doux la teinte vive & pure

60 L'ANGLOIS A BORDEAUX,

Partout imprime ses attraits ;

C'est le bonheur qui fournit la peinture ,
Et le plaisir de l'âme embellit les plus laids.

La Marchande dans sa boutique

Etale ses colifichets ,

Répète à tout moment , la Paix , la Paix , la Paix !

De Messieurs les Anglois j'aurai donc la pratique :

Et sa petite fille , avec un air comique ,

Dit : ah ! Maman , comment c'est-il fait , un Anglois ?

On rencontre plus loin des chanfonniers bien ivres ,

Raclant du violon & braillant des couplets ,

Bons , excellens , quoique mauvais ,

Et qui surpassent de gros Livres ,

Parce que le cœur les a faits.

En un mot , vous verrez que nous autres François ,

Notre plus grand plaisir est d'adorer nos Maîtres ;

C'est l'Amour qui prend soin d'éclairer nos fenêtres.

Le sentiment , voilà notre première loi :

Eh ! qui l'éprouve plus que moi ?

Je danserai la nuit entière :

Je donnerai le ton , & serai la première

A bien crier , vive le Roi !

LE MYLORD.

Vous m'enchantez , Madame la Marquise :

De mon esprit chagrin vous changez la couleur ;

Je sens que la gaité , qui vous caractérise ,

Ne peut se rencontrer qu'avec un très-bon cœur.

Darmant , nos Nations sont reconciliées :

Par vos traits généreux vous m'avez corrigé ;

Et l'amitié surmonte enfin le préjugé :
Que par cette amitié nos maisons soient liées.

D A R M A N T.

Ah ! Mylord , je vous suis attaché pour jamais.

LE M Y L O R D.

Ces secours détournés qu'avec tant de noblesse
Vous m'avez sù fournir par des moyens secrets ,
Pour ne point faire ombrage à ma délicatesse ,
Je les acquitterai bientôt grace à la Paix :
Mais mon cœur en paîra toujours les intérêts.

D A R M A N T.

Daignez me regarder comme de la Famille.

LE M Y L O R D.

Monsieur , pour vous marquer combien vous m'êtes cher ,

Vous signerez le contrat de ma Fille ,
Que , dès ce soir , je marie à Sudmer.

L A M A R Q U I S E , *riant.*

A cette faveur - là mon frere est bien sensible.

D A R M A N T , *à part.*

O Ciel !

LE M Y L O R D.

Darmant soupire , & la Marquise rit !
Mais cela n'est pourtant ni triste , ni risible.

L A M A R Q U I S E.

Mais c'est que mon cher frere est sot , sans contredit :

Je m'y connois ; tenez , admirez la statue !

62 L'ANGLOIS A BORDEAUX,
DARMANT, *à part.*

Ma sœur.

SUDMER.

Mais en effet, lui paroître interdit.

LA MARQUISE.

C'est qu'il est amoureux de votre Prétendue ;
Mais grave soupirant, discret, silencieux ,
Le respect a toujours étouffé sa parole ,
Et tristement comme une idole ,
Son amour n'a jamais parlé que par ses yeux.

SUDMER.

Mylord , je pourrois faire une grande sottise
D'épouser votre fille : elle est fort à ma guise ;
Mais, Monsieur, pourroit bien être à la sienne aussi
Un petit peu , n'est-ce pas ? Hein ? Je pense ,
Et je vois que , dans tout ceci ,
Mon rival doit , au fond , avoir la préférence.
Sous mon nom il a sçu saisir l'occasion
D'avoir pour vous , Mylord , un procédé fort bon :
Si je deviens le mari de Clarice :
Il est homme , peut-être , à rendre encor service :
Je suis accoutumé d'être son prête-nom.

LE MYLORD.

Darmant , je vous prends pour mon gendre.

CLARICE.

Ah ! mon pere.

DARMANT.

Ah ! Monsieur , en cet heureux instant ,
Que j'ai de graces à vous rendre !
Je suis de l'Univers l'homme le plus content.

S U D M E R.

Cette alliance est fort bien assortie.

D A R M A N T.

Ma sœur , en même-tems , devrait
Consentir à vous être unie ;
Ce double hymen ne laisseroit
Aucun soupçon d'antipathie.

L A M A R Q U I S E.

Je craindrois que Mylord ne fut triste & jaloux.

L E M Y L O R D.

La proposition , il est vrai , m'intimide ;
Mais cependant , Madame , croyez-vous
Qu'une Françoisë , ayant l'esprit vif & rapide ,
Puisse y joindre en effet , par un accord bien doux ,
Un caractère assez solide
Pour faire constamment le bonheur d'un époux ?

L A M A R Q U I S E.

Avant que de répondre , en faisant mon éloge ,
Souffrez , de mon côté , que je vous interroge.
Croyez-vous qu'un Anglois , qui toujours réfléchit ,
En prenant une femme aimable & vertueuse ,
Ait assez de douceur , de liant dans l'esprit
Pour la rendre constante en la rendant heureuse ;
Pour qu'elle s'applaudisse , enfin , d'être avec lui ?
On ne peut guère avoir une femme fidelle ,
Qu'en attirant l'amusement chez elle.
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

64 L'ANGLOIS A BORDEAUX,

LE MYLORD.

Marquise , courons-en les risques l'un & l'autre ;
Vous verrez un amant dans un époux soumis ,
Et quand la Paix confond ma Patrie & la vôtre ,
Tous mes préjugés sont détruits.

S U D M E R.

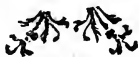
Daignez, mon cher Darmant, en cette circonstance,
Me soulager du poids de la reconnoissance :
Je sens que je suis vieux, je me vois de grands biens ;
Je n'ai point d'héritier, foyez tous deux les miens...
Point de remerciemens , ce seroit une offense.

Si je vous sçais heureux , mes amis , c'est assez :
C'est vous , c'est vous qui me récompensez ;
Mais j'entends retentir les cris de l'allégresse :

Courons tous : le plaisir du cœur
S'augmente encor par le commun bonheur.

LA MARQUISE.

Mylord , j'en pleure de tendresse ; .
Le courage & l'honneur rapprochent les pays ;
Et deux Peuples égaux en vertu, en lumieres ,
De leurs divisions renversent les barrières ,
Pour demeurer toujours amis.



DIVERTISSEMENT.

DIVERTISSEMENT.

ON entend une Symphonie & des acclamations qui annoncent une Fête publique.

Le Théâtre représente la vue du Port de Bordeaux. On voit des Vaisseaux ornés de Guirlandes & de Banderoles. Des Peuples de différentes Nations exécutent une Fête. Anglois , François , Espagnols , Cantabres , Portugais , &c. caractérisés par des habits Pittoresques , composent diverses danses variées à la mode de leur pays , au bruit des salves d'Artillerie. On chante ; toutes les Nations s'embrassent ; la Fête se termine par un Ballet général.

R O N D E.



N Ous a- vons la Paix, Nos craintes



cessent , Les Jeux re- naissent : Nous a- vons

E



la Paix : Ce jour est le jour des bien-faits.



Nos maux finissent, Nos cœurs s'unissent,



Vivons en frères : Jamais de guerres :



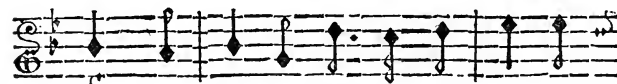
Que le François devienne Anglois ; Et l'An-



glois, François. *Au Chœur.* Par nos ac-



cords, Par nos transports, Nous donnons un é-



xemple au Monde : Peuples divers : De



l'U-ni- vers, Ve- nez dan- fer en Ron-



de. *Au Chœur.* Nous a- vous é- touffé la



haine ; une é- gale ardeur nous en- traîne.



Embrassons-nous ; Embrassons- nous ; Le même



nœud nous u- nit tous. Formons u- ne



chaîne Qui dure à ja- mais. *Au Chœur.*





V A U D E V I L L E.



V O i c i le jour de l'alle- greffe, Le plus beau



de nos jours ; Plus de sou- cis , plus de trif-



resse : Regnez , Plai- sirs , A- mours ; Chacun ré-



pete a-vec i- vresse Ce mot si cher, si



plein d'at-traits : La Paix, la Paix ; La



Paix, la Paix.

Gens à Manteau , Gens de Finance ,
Nous gémissons pour vous ;
Nos Officiers par leur présence
Vont vous éloigner tous :
Le mal n'est pas si grand qu'on pense :
Si vous voulez être discrets ,
Eh ! Paix , Paix , Paix !
La Paix , la Paix.

Ne foyez plus , Sageſſe auctere ,
En guerre avec l'Amour ,
C'est un enfant , laissez-le faire :
Paſſons-lui quelque tour.
Eſt-ce le tems d'être ſévère ,
S'il lance en cachette ſes traits ?
Eh ! Paix , &c.

Accourez tous près de vos Belles ,
Volez , Guerriers , Amans ,
Elles vous ſont toujours fidelles ,
Croyez-en leurs ſermens :
Conſolez donc vos Tourterelles ,
Mais ſans demander leurs ſecrets.
Eh ! Paix , &c.

70 L'ANGLOIS A BORDEAUX ,

Laiſſons la fraude & l'artifice ,
Terminons tous procès ;
Venez ici Gens de Juſtice ,
Et ſuſpendez vos frais.
Pour que chacun ſe réjouiſſe ,
Avocats , laiſſez le Palais :
Eh ! Paix , &c.

Pourquoi toujours ſ'entredétruire ,
Sçavans & beaux eſprits ,
Tout céderoit à votre empire ,
Si vous étiez unis :
Vous vous livrez à la ſatyre ,
N'avez-vous pas d'autres objets ?
Chantez la Paix ,
Chantez la Paix.

Un mari , pour une grifette ,
Néglige ſa moitié :
Sa femme , tant ſoit peu coquette ,
A fait une amitié.
De part & d'autre l'on ſe prête ,
On n'approfondit point les faits.
Eh ! Paix , &c.

LE MYLORD , *à la Marquise.*

Plus entre nous d'antipathie :
Vous avez trop d'attraits.
Toute raison n'est que folie ,
Quand elle est dans l'excès.
Femme d'esprit , femme jolie
Ramene à des principes vrais.
Allons , la Paix , &c.

Faisons revivre l'harmonie
Du commerce & des arts ,
Et que la paix toujours chérie
Regne de toutes parts.
Ne faites plus qu'une patrie ,
Espagnols , Anglois & François.
Eh ! Paix , &c.

S U D M E R.

Galans barbons qu'Amour inspire ,
Ne tentez point le fort ;
Le vent nous manque , & le navire
N'ira pas à bon port.
Je sens qu'Amour voudroit me dire
Que Clarice a beaucoup d'attraits.
Hein ... quoi ? ... oui ... mais...
Allons , mon cœur , la Paix , la Paix.

82 L'ANGLAIS A BORDEAUX.

Jugez de cette bagatelle
Seulement par le cœur ,
Et ne nous faites point querelle.
Partagez notre ardeur.
Vous le sentez ; c'est notre zèle
Qui peint l'amour de tout François.
Et Paix , Paix !
Messieurs , la Paix.

F I N.

Théâtre & Œuvres de M. Favart , avec figures , & Musiques
à chaque Piece , 8 vol. in 8°, 1763. reliés , 40 liv.

Recueil de la Musique des Œuvres du même Auteur , en
deux volumes , se vend séparément , 20 liv.

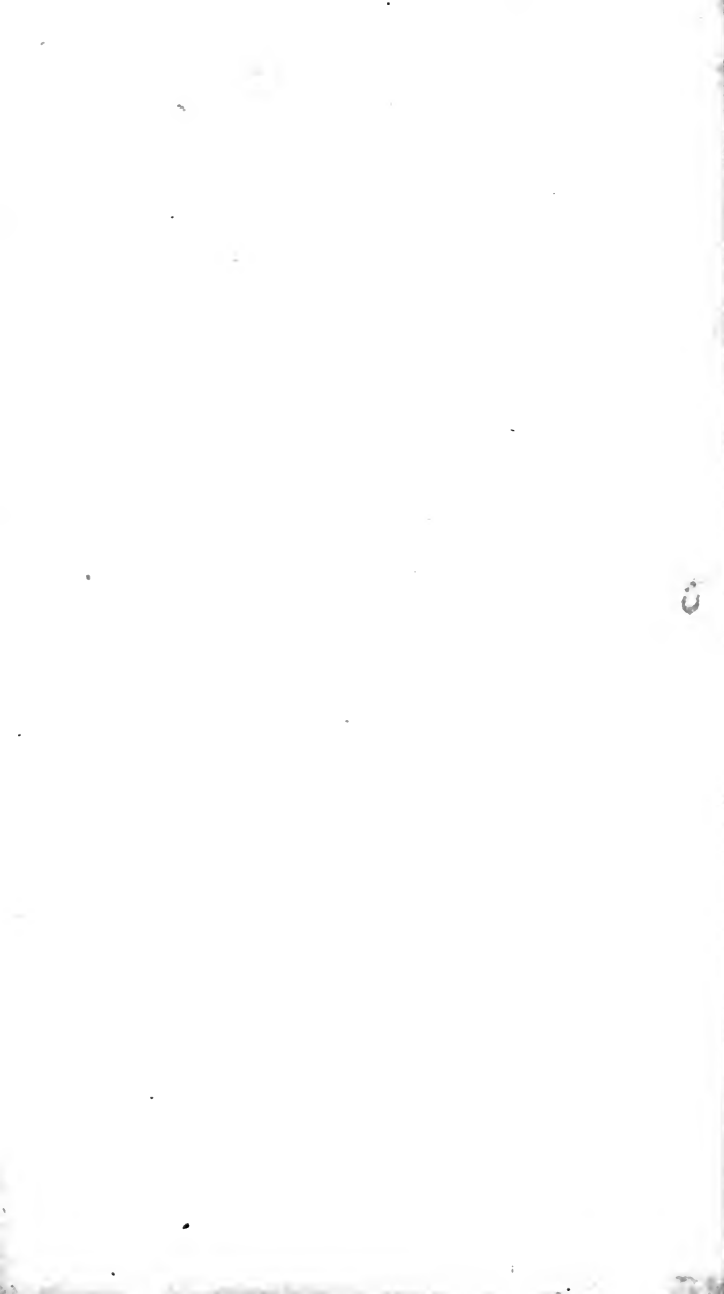
A P P R O B A T I O N .

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier ,
l'Anglois à Bordeaux , & je crois que cette
Comédie écrite avec esprit & avec facilité , mérite
le succès dont elle jouit. A Paris ce 15 Mars 1763.

M A R I N .

Le Privilège général des Œuvres de M. Favart , enregistré à la Chambre Syndicale , N°. 521. fol. 356. se trouve aux Œuvres de l'Auteur en 8 vol. in-8°.





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--

